

C'est un vacarme assourdissant. Le feu est tellement violent que nous avons l'assurance qu'il n'y en a que pour quelques minutes.

La tête baissée dans la tranchée, nous entendons les coups sourds des **départs**, et presque aussitôt les hurlements d'un ouragan, suivis d'un tremblement de terre accompagné d'un fracas terrifiant. Puis le tir se précipite encore et nous entendons les départs par huit, dans le bruit de la salve précédente qui arrive en hurlant. La tête nous sonne, les oreilles sifflent, quelques camarades saignent du nez, le cœur fait des bonds désordonnés sous les commotions et les déplacements d'air.

Le tir prend maintenant une précision effrayante. N'ayant pu atteindre la pièce qui tire encore de temps à autre, les Boches entreprennent de battre le terrain par un **barrage** mouvant et très serré. Le tir se trouve à 150 mètres devant nous ; les obus tombent maintenant alignés par 8 de front et, à chaque salve, avancent d'un mètre ou deux.

Nous avons la tête brisée par le bruit et la réaction nerveuse commence à nous faire danser dans le boyau. Une chose effrayante et qui ne peut s'effacer de ma mémoire, c'est la « Ballade des arbres », de ces gros arbres des forêts, déracinés par la chute à leur pied des gros obus et qui montent doucement, avec branches et racines, comme un départ de ballon, pour se promener lentement en l'air, comme en suspension, puis subitement s'abattent comme la foudre, de tout leur poids, écrasant tout ce qu'ils rencontrent.

Un de ces gros arbres tombe en biais vers le bout du boyau et s'incruste de tout son diamètre en incisant les parapets. Plusieurs camarades blessés ont du mal à se frayer un passage.

Le 90, sentant sa fin prochaine, tire maintenant sans discontinuer. Pendant que nous sommes écrasés sous des tonnes de projectiles allemands, il nous prend une rage qui m'enserme la gorge en entendant un 90 ou un 120 répondre aux 305 et aux 380 de l'artillerie boche...

Vers dix heures du matin, le boyau n'est plus tenable. On voit des obus tomber avec un allongement d'un mètre à chaque salve. Dans quelques minutes, nous allons mourir écrasés ou pulvérisés. Nous sommes couverts de pierres, de terre, de branches, de tous débris projetés par les explosions. Nous sentons que c'est la fin dans quelques instants, le terrain est battu partout et rien ne va subsister. Sans avoir le temps de me reconnaître, je suis « soufflé » par une

explosion toute proche et jeté sans mal sur le parapet. Les plus engagés au loin dans le boyau refluent vers nous, les visages saignants et produisent une certaine panique. Ils descendaient vers la route en nous marchant sur le dos, avec des gestes de fous.

Lucien Gissingier

« **Partout le sol est labouré, défoncé par des entonnoirs immenses, et par-dessus cela une odeur indéfinissable de gaz asphyxiants et de pourriture.** »

Mobilisé dès la fin de l'année 1914, Lucien Gissingier suit six mois d'instruction à Épinal avant d'être envoyé sur le front en juin 1915. Il a à peine 21 ans quand il commence à rédiger son journal de guerre. Affecté au 174^e Régiment d'Infanterie, il monte en ligne dans les premiers jours de mars 1916, pour tenter de reprendre aux Allemands le village de Douaumont. Blessé au cours de cette attaque, il sera évacué et soigné à Grenoble. Une fois guéri, il sera affecté à une autre unité. Il combattra jusqu'à l'Armistice.

26 février

Départ à 7 heures, on marche jusqu'à midi, tantôt sur la route, tantôt à travers champs. Nous approchons de la ligne de feu car on voit les obus éclater sur les crêtes entourant Verdun. Halte dans un bois pour prendre un peu de nourriture (1/2 ration). On marche à nouveau jusqu'à 14 heures puis restons tapis dans des broussailles au-dessus d'un fort. Il neige. L'ennemi lance des obus de 380 pour écraser les forts : quelques victimes parmi les hommes, chevaux et mulets. À la nuit, nous nous reportons à une centaine de mètres en arrière et passons la nuit, couchés dans la neige, roulés dans nos couvertures et toiles de tente. Toutes les demi-heures, il faut se relever pour battre la semelle.

27 février

On attend le ravitaillement pour partir. Déception. Pour apaiser les estomacs affamés, chaque homme reçoit un petit morceau de viande et un quart de café. En 48 heures, nous n'avons perçu que deux demi-

repas. Nous allons nous placer dans un bois en avant de nos batteries de 75. À 20 heures, corvée de pelles jusqu'à Eix, petit village tout proche des premières lignes puis nous regagnons nos emplacements. Ces seconds se situent au nord-est de Verdun, à 12 km d'Étain entre les forts de Tavannes et de Moulainville. Au réveil, nous voyons passer près de nous 13 prisonniers allemands, une patrouille entière capturée par un groupe de reconnaissance français. Dans l'après-midi, l'ennemi s'est aperçu que nous occupions le bois et nous envoie d'abord quelques obus de 77 qui n'occasionnent aucun dégât ; mais aussitôt après, arrive un 150 qui tombe sur l'abri des agents de liaison. Des râles sortent du **gourbi**. Il y a trois morts, dont le caporal Bolze de la 15^e escouade et 8 blessés dont un très grièvement : le sergent Andrieux qui a un poignet presque sectionné. Dans la nuit, corvée de grenades.

29 février

À 4 heures, transport de rouleaux de fil de fer barbelé pour une redoute ; au retour nous changeons notre bivouac de place par crainte d'un nouveau bombardement. Le ravitaillement est presque nul, les hommes souffrent de la faim et du manque de sommeil ; beaucoup chiquent du tabac pour tromper leur faim. J'en ai fait l'essai, mais cela n'a réussi qu'à me donner des nausées.

Je ramasse un morceau de viande gelé au pied d'un chêne un jour où le ravitaillement avait dû être excédentaire et le mange de bon cœur. Je remplace, à la 15^e escouade, le caporal Bolze tué le 28.

1^{er} mars

La nuit a été assez tranquille, malgré cela on ne dort guère car il ne fait pas chaud coucher à la belle étoile, aucun abri ne nous protège des intempéries. Le ravitaillement est toujours insuffisant : au lieu d'une demi-boule de pain par homme, il faut faire 11 parts dans une boule entière. Enfin, ce soir, nous percevons le ravitaillement complet, cela change totalement l'humeur des hommes, d'autant plus qu'il est distribué un litre de rhum pour 8 hommes.

2 mars

À 4 heures, relève par le 38^e régiment d'infanterie. Nous allons occuper les casernes Chevert à Verdun. Après la soupe de 10 heures, les casernes sont évacuées en prévision de bombardement ; nous y revenons pour y passer la nuit.

3 mars

Alerte à 3 heures. Départ immédiat jusqu'aux batteries de 75. On craint une attaque allemande et nous sommes en réserve en cas de besoin. Après une heure d'attente, on change de place ; nous allons occuper un bois plus à droite (La Caillette). Ce bois est terriblement mutilé par les obus allemands, des arbres plusieurs fois centenaires sont sectionnés par le milieu, d'autres ont leurs branches hachées par les éclats de mitraille. Nous rencontrons une trentaine de cadavres de chevaux, des caissons éventrés, des corps humains. Au bord du chemin, une jambe seule, puis deux camions déchiquetés. Partout le sol est labouré, défoncé par des entonnoirs immenses, et par-dessus cela une odeur indéfinissable de gaz asphyxiants et de pourriture. La Champagne, pourtant bien terrible en octobre dernier, n'était rien à côté de ceci. À peine installés dans le bois, nous sommes prévenus que le soir même nous attaquerons le village de Douaumont (notre 1^{er} bataillon avec le 3^e du 170). Des hommes brûlent des lettres, d'autres en écrivent. Un aumônier confesse ceux qui le désirent. À 15 heures, un peu de ravitaillement nous arrive, sous forme de confitures : 10 kilos pour deux sections ; malheureusement nous n'avons pas le temps de les consommer en totalité car il faut partir et laisser le reste à l'abandon dans le bois. Des obus tombent de-ci de-là, pas de boyau pour s'abriter. Cordival de Chalindrer est blessé : un **shrapnel** lui a transpercé un pied. Nous progressons ainsi sous bois jusqu'à la redoute de Thiaumont qui, spectacle affreux, est pleine de cadavres de soldats français. Dix minutes de pause et nous repartons. Notre artillerie pilonne le village de Douaumont. Enfin, nous arrivons auprès de la ferme de Thiaumont en flammes, c'est de là que doit partir l'attaque. Les unités se reforment et on attend l'heure H. Baïonnette au canon, nous partons au pas gymnastique. Il y a 300 mètres à parcourir en terrain découvert avant d'arriver aux tranchées boches. Leurs mitrailleuses crachent, les balles sifflent, les obus éclatent derrière nous en tir de barrage. De temps en temps, un des nôtres tombe en gémissant. Le caporal Charras est tué d'une balle dans la tête. Le coiffeur de la compagnie, Pelat, a le doigt emporté par une balle. Le but approche, mais nous sommes à bout de souffle, quelques hommes ont abandonné leurs sacs. Quelques secondes à plat ventre permettent de reprendre haleine. La mitrailleuse allemande s'est tue, elle a dû être reportée un peu en arrière. On repart. Les Boches de la première ligne jettent

leurs armes, lèvent les bras en criant : « Kameraden ». Sans pitié, les nôtres les fusillent à bout portant car nous avons reçu l'ordre de ne pas faire de prisonniers. D'après des renseignements fournis par des Allemands capturés dans le nord, notre division volante a été baptisée par eux « les hirondelles de la mort ». Nous continuons d'avancer, et entrons prudemment dans les ruines, l'ennemi a fui. Devant moi, un Allemand sans arme sort d'une cave, je lui fais signe de partir vers nos arrières. La progression ralentit, l'avance devient difficile. Enfin, nous sommes stoppés dans un élément de tranchée situé à 40 mètres de l'église que nous n'avons pu prendre. À tout instant dans la nuit un hurlement retentit, aussitôt une vive fusillade se déclenche pour s'éteindre quelques minutes plus tard. Mon voisin de gauche, en tirant, envoie une balle dans un tas de grenades posées devant nous sur le parapet, et que l'obscurité nous avait empêché de voir. Violente explosion, le camarade reçoit un éclat dans la figure, je suis indemne. En fouillant dans ma poche de cape pour prendre des cartouches, je m'aperçois qu'au cours de l'attaque une balle allemande a traversé ma poche et sectionné complètement une cartouche. Une grenade se trouvait également dans cette même poche. Si elle avait été frappée par cette balle, c'était ma fin. À la lueur des fusées, on distingue devant nous un groupe rampant. Au moment de tirer, nous apercevons les brassards à croix rouge, ce sont des brancardiers allemands.

4 mars

Le jour va paraître. Nous sommes à peu près certains que les Boches vont contre-attaquer pour essayer de reprendre la partie de village que nous occupons. De 5 heures à 8 heures, leurs mitrailleuses crachent sans répit, des ombres passent en courant. Devant moi dans un boyau à demi découvert, je vois passer une demi-douzaine de Boches venant prendre position, j'en fusille trois. À côté de moi, notre chef de section, l'adjudant Cottin, me signale les mouvements qu'il aperçoit et m'encourage quand je fais mouche. Enfin, à 8 heures, l'attaque se déclenche à notre droite sur le front de la 1^{re} compagnie (capitaine de Nathan) ; celle-ci cède et recule, nous sommes à découvert et pris de flanc. Si nous ne voulons pas être capturés ou massacrés, il faut suivre le mouvement. On abandonne les sacs, ne conservant que fusils et munitions. À ce moment, nous ne sommes guère plus qu'une vingtaine pour défendre les der-

nières maisons, le reste du bataillon s'étant replié jusqu'à la sortie du village. Plus de liaison, plus de cohésion, chaque homme est livré à lui-même et est seul juge de ses actes. Embusqué à l'angle d'une maison servant de poste de secours, je vois à une dizaine de mètres de moi une mitrailleuse allemande installée à découvert. Le **servant** à genoux, un lieutenant debout à côté de lui et quelques hommes autour. Belle cible ! Je mets successivement hors de combat l'officier, le servant et un homme, mais bien vite repéré je vide les lieux rapidement et rejoins deux camarades derrière un pan de mur où nous nous embusquons. Nous ne sommes plus que trois à ce moment, tout le monde est replié. Je réussis encore à fusiller à courte distance deux Boches du même coup de fusil, le second étant couvert exactement par son prédécesseur. Cette fois, il faut-rejoindre ce qu'il reste du bataillon. Nous nous trouvons sur une crête dont un versant est balayé par une mitrailleuse tirant des premières lignes allemandes ; et l'autre par une mitrailleuse qui nous arrose depuis le fort de Douaumont (aux mains des Boches).

Je reçois une balle dans le genou gauche, la douleur est si vive que je suis obligé de me coucher. Un instant après, la douleur s'étant un peu apaisée, je me relève et peux encore un peu marcher pour rejoindre mes camarades. À ce moment, une balle m'atteint à la fesse gauche. Cette fois-ci c'est suffisant, je me jette dans un trou d'obus et quitte fusil et équipement dans l'attente de ce qui va m'arriver : prisonnier peut-être si l'ennemi continue d'avancer, sinon attendre que la nuit permette aux brancardiers de pouvoir relever les blessés.

9 heures. Les Boches n'avancent plus. Je constate que ma bande molletière a été coupée par une balle à hauteur de la cheville gauche sans autre dommage. La neige tombe, je perds mon sang et commence à grelotter. Il faut coûte que coûte quitter ces lieux pour aller me faire panser à l'arrière, mais il n'y a ni tranchée ni boyau et il faut se déplacer à découvert. Les mitrailleuses balaient le terrain sans arrêt. Devant moi un blessé passe en rampant, il est tué d'une balle. Cela ne m'incite guère à sortir de mon trou. Enfin, à la garde de Dieu, je tente ma chance. Un camarade blessé au bras nous crie tout joyeux : « Ça y est les copains, on va aller voir les petites infirmières ! » Il avait à peine fini cette phrase qu'une balle lui traverse la tête. Profitant d'une légère accalmie, je m'avance lentement à plat ventre jusqu'à un petit pli de terrain. Aucune balle ne siffle. Je continue ma progression, m'arrêtant de temps en temps pour reposer